

L'OFFICE ARTISTIQUE DE L'INDOCHINE, Saïgon (1918-1930) : fabrication de broderies et vente d'objets d'art tonkinois

Georges BOIS, directeur

Né à Fresne-Saint-Mamès (Haute-Saône), le 24 novembre 1864.
Fils d'Eugène Bois et d'Anne-Sophie Déclume.

Chargé de préparer la participation de l'Indochine à l'[Exposition de Marseille 1906](#) (novembre 1903).

Vice-président de la Société des Beaux-Arts du Tonkin (janvier 1905).

Départ pour Marseille par le *Cachar*, des [M.M.](#) (17 février 1906).

Inspecteur des écoles professionnelles à Hanoï.

Inspecteur du travail, nommé par [Albert Sarraut](#) (mars 1912).

Membre du conseil d'administration de l'[Amicale artistique franco-annamite](#), Hanoï (septembre 1913).

Inculpé et incarcéré pour avoir obtenu l'adjudication du cadastre du Tonkin à Dubois, géomètre (*Les Annales coloniales*, 2 et 9 avril 1914).

Acquitté, retour en France (*Le Courrier colonial*, 5 mai 1914).

[Chevalier du Dragon d'Annam](#) (30 novembre 1912).

Décédé à Saïgon, hôpital Grall, le 23 février 1920.

INDUSTRIES D'ART AU TONKIN (*L'Impartial*, 25 mai 1918, p. 1, col. 1-3)

Le développement de la grande industrie au Tonkin ne doit pas faire perdre de vue des industries, en apparence accessoires et dont l'importance ne frappe pas le visiteur, mais qui n'en sont pas moins un élément considérable de la richesse du pays. Nous voulons parler des industries d'art.

On connaît les délicates incrustations et les belles broderies tonkinoises ; l'ébénisterie est également un art très cultivé dans notre colonie du Nord ; enfin les bronzes et cuivres ne sont pas sans valeur. Mais ces arts, qui avaient jadis atteint un assez haut degré de perfection, étaient en pleine décadence au moment de notre occupation et les achats des Européens, achats le plus souvent guidés par la curiosité et le goût de l'exotisme sans souci de la beauté intrinsèque et de la perfection du travail, tendaient plutôt à accélérer cette décadence qu'à l'enrayer. C'est ce qui amena la Société artistique¹ à organiser ces expositions annuelles qui ont tant fait pour orienter les artistes indigènes vers l'étude des chefs d'œuvres anciens et la recherche d'un art plus

¹ L'[Amicale artistique franco-annamite](#).

sobre et plus original. La société lutte surtout contre certaines tendances que les commandes d'Européens sans goût et sans expérience avaient fait naître : meubles hybrides mi européens mi annamites, à l'ornementation surchargée, au style criard, etc., et contre la tendance à produire une camelote en vue de la vente sur la terrasse des cafés. Enfin, la société s'est attachée à réveiller chez les artistes tonkinois les facultés d'imagination et d'invention qui semblaient presque éteintes chez eux et avaient fait place à un art simiesque : répétition indéfinie de certaines formes ou de certains modèles.

Les résultats obtenus font bien augurer de l'avenir et tout fait prévoir que les expositions, qui, même en pleine guerre, ont révélé un progrès continu, nous ménagent d'agréables surprises après la guerre,

Mais l'art purement indigène, sauf peut-être les broderies et les bronzes et cuivres, trouvera surtout un encouragement dans le pays même ; ce [ne] sera plutôt qu'à titre de souvenirs ou de curiosités que les meubles et incrustations alimenteront le marché étranger.

C'est chez les riches mandarins ou propriétaires indigènes, parmi cette bourgeoisie qui se forme et s'enrichit peu à peu au Tonkin, surtout chez les riziculteurs fortunés de Cochinchine, que les meubles indigènes, si coquets et si délicats, qui sortent de certains ateliers de Namdinh, de Hanoï et de Bac-ninh trouveront des acquéreurs de plus en plus nombreux.

Les brodeurs ont plus de chance de trouver une clientèle à l'extérieur ; déjà ils envoient des vendeurs jusque dans la Chine du Nord et aux Indes Néerlandaises.

Par contre, un nombre de plus en plus grand d'ouvriers se consacrent à deux industries d'art qui n'ont rien d'annamite mais qui conviennent très bien à la main-d'œuvre du pays et peuvent trouver à l'étranger un écoulement considérable : l'ébénisterie et la broderie européennes, industries implantées par nous et que les artisans indigènes se sont rapidement assimilées.

On trouve à Hanoï de véritables fabriques indigènes de meubles européens. disposant d'un nombre considérable d'ouvriers et d'un outillage important employant souvent l'électricité comme force motrice. Cette industrie se développe rapidement et, lorsque les frets seront plus abordables, il est probable qu'elle cherchera un débouché dans les pays voisins, à Hongkong, en Cochinchine, à Manille, à Java même. Il s'agit évidemment du meuble de luxe, non du meuble ordinaire pour lequel ces divers pays trouvent sur place une main-d'œuvre suffisante.

Mais l'industrie qui a fait le plus de progrès est sans contredit celle de la broderie et de la dentelle européennes.

Il y a quelques années seulement qu'une dame française, madame Autigeon ², commença à former des ouvrières et, bientôt, son atelier acquit une grande réputation tandis qu'il essaimait autour de lui des petits ateliers indigènes. D'autres dames françaises ne tardèrent pas à se rendre compte qu'il y avait là, pour une femme, une occupation intéressante et lucrative. La concurrence indigène n'était pas trop à craindre, les ateliers purement indigènes, laissés à eux-mêmes, n'arrivent jamais à produire un travail aussi artistique et aussi fini que les ateliers dirigés par des Français. D'ailleurs, le marché s'étendait rapidement et malgré la vente intense d'une camelote douteuse à la terrasse des cafés, il y avait toujours acquéreur pour le beau travail.

Non seulement des personnes ayant besoin de gagner leur vie se mettaient à la tête de petits ateliers mais aussi des dames du monde. Celles-ci apportent parfois, avec des moyens financiers plus étendus, un plus grand souci de l'art et du fini.

En même temps, des écoles professionnelles donnaient à cette industrie une place prépondérante, celle de Nam-dinh en particulier.

² Elle animait déjà un atelier de dentelles à l'Exposition d'Hanoï en 1902.

Toutefois, il était à craindre que le travail ne dégénérât, et que les innombrables artisans affranchis de la discipline européenne, et se contentant de copier et de recopier en série sans souci de progrès, n'inondassent le marché d'une marchandise qui eût ruiné la réputation du Tonkin.

C'est alors qu'un homme de goût qui, depuis longtemps, s'intéressait vivement à l'industrie d'art indigène et qui s'était préoccupé, lors de son dernier séjour en France, en 1915-16, d'y trouver un débouché pour les broderies, sculptures et autres produits de cette industrie, créa un atelier où, loin de chercher à intensifier la production, il s'attacha à inculquer à des ouvriers choisis, la notion du travail fini, soigné dans ses moindres détails, et, ce qui importe aussi, bien présenté.

Il attacha une importance capitale à la formation des dessinateurs capables de faire mieux que de copier servilement, d'apporter au contraire une note personnelle à leur travail. Quant aux ouvriers, astreints à travailler les mains toujours propres dans un atelier bien éclairé, il s'attachait à en faire quelque chose de mieux que des manœuvres et à leur inspirer le goût du travail intelligent.

Les résultats furent excellents et c'est maintenant à Georges Bois que s'adressent tous ceux qui veulent de belles broderies.

Les débouchés ne manquent pas. En dehors [de] ce qui est acheté par les Français et expédié en France, c'est surtout aux États-Unis que vont les broderies tonkinoises. Elles y ont acquis rapidement une réputation et, depuis quelques mois, les commandes d'importantes maisons de New-York y affluent. Plusieurs grandes maisons d'exportation du Tonkin ont maintenant un rayon spécial pour ces achats et je ne crois pas exagérer en avançant que le Tonkin a produit en 1917 pour plus d'un million de francs de broderies et dentelles, soit l'existence assurée à 2.000 ouvriers et ouvrières.

Un autre marché destiné à absorber le meilleur, en qualité, de notre production, c'est celui des Indes Néerlandaises. Un article publié par nous, il y a deux ans, dans l'*Opinion*, avait attiré l'attention d'une dame de Saïgon. À notre retour de Java, cette dame vint nous demander de plus amples renseignements et, sur nos conseils, partit avec un stock de broderies achetées au Tonkin.

Ces broderies eurent aux Indes un grand succès, à tel point qu'après quelques semaines, cette dame revenait au Tonkin se constituer un nouveau stock, et repartait aussitôt pour Java.

Pour réussir dans ce pays, où les dames ont beaucoup de goût, il ne faut présenter qu'une marchandise de bon goût, au dessin simple et bien exécuté. Les broderies surchargées des brodeurs indigènes n'y auraient aucun succès.

La rapidité avec laquelle nos broderies, ont été introduites en Amérique par des touristes qui avaient visité le Tonkin, est une indication de ce qui se produirait s'il existait à Saïgon, où touchent un bien plus grand nombre de visiteurs, un magasin exposition où ces visiteurs trouveraient à acheter ce que le Tonkin produit de mieux.

C'est cette considération qui a suggéré à M. Georges Bois l'idée de transporter à Saïgon son industrie dentelière et d'installer un magasin dont il ferait profiter également les meilleurs artisans du Tonkin, ébénistes et autres.

Il n'y a pas de raison pour que les Annamites de Cochinchine ne fassent pas également de bons ouvriers d'art, au contact d'ouvriers amenés du Nord, et surtout sous la direction d'un Français de goût, connaisseur émérite qui ne ménage pas ses peines.

Nous souhaitons donc vivement bon succès à M. G. Bois, qui vient de passer un mois dans notre ville et va retourner au Tonkin y chercher son personnel indigène et ses meilleurs ouvriers.

H. CUCHEROUSSET.

L'office artistique de l'Indochine
(*L'Impartial*, 21 septembre 1918, p. 1, col. 3)

Le tourisme, après la guerre, fera certainement affluer les visiteurs en Indochine. Un service spécial a été créé au Gouvernement Général, dans le but de préparer la publicité nécessaire, les voies et moyens de communication entre les diverses attractions du pays, la construction d'hôtels dont les prix — au contraire de ceux des hôtels actuels — seront justifiés par le luxe et le confort qu'ils offriront. Un homme de goût, un artiste, est bien à sa place à la tête de ce service, et l'on est fondé à en attendre toute satisfaction.

C'est à Saïgon que débarqueront les heureux à qui la fortune permet de connaître toutes les merveilles du monde ; c'est de Saïgon — la « perle », un peu terne aujourd'hui et dont le maire, homme de goût aussi, devrait commencer dès maintenant la toilette — c'est de Saïgon que les touristes rayonneront, à travers la Colonie, aux ruines d'Angkor, aux tombeaux de Hué, en baie d'Along. Saïgon déjà riche et prospère, — élégante si le voulait M. Foray — se réjouira de la pluie d'or dont l'arrosera ce flot sans cesse renouvelé des visiteurs opulents.

Aussi, un homme de goût, un artiste encore celui-là, qui a fait ses preuves par ses collections artistiques de l'Indochine à l'exposition de Marseille, un des promoteurs de la première exposition de l'Amicale à Hanoï, dont les conseils n'ont jamais manqué, depuis quinze ans, aux ouvriers d'art indigènes, a-t-il pensé que c'était à Saïgon qu'il fallait créer l'Office artistique de l'Indochine, qui centralisera la production d'art de la Colonie, ouvrira enfin un débouché aux fabricants de tous les pays de l'Union, du Tonkin surtout, dont on ignore, même en Cochinchine, ces surprenants et si variés travaux artistiques que M. Sarraut se propose de révéler aux Parisiens, après la guerre.

Rue Catinat, un jour d'octobre, s'offrira aux Saïgonnais, curieux et amateurs de belles choses, une exhibition artistique permanente, dont le gouverneur général et le gouverneur de la Cochinchine ont approuvé l'idée et qu'ils gratifient de leur sollicitude, car elle rendra un véritable service aux innombrables ouvriers d'art de ce merveilleux pays, dont la plupart des naturels ont inné le sens du beau.

Les broderies de luxe, sur blanc, qui pourraient rivaliser avec celles des premières maisons parisiennes, voisineront avec les broderies d'art du célèbre brodeur du Tonkin, Pham-van-Khoan, dont les superbes camaïeux, les chatoyants tussors, aux dessins anciens en bleu dégradé sont inconnus des Saïgonnais. Khoan, chargé d'honneurs et de décorations, est le « fournisseur de la Cour » ; c'est lui qui, de ses riches tentures et de ses tableaux brodés, fut chargé, dernièrement, d'orner les appartements du roi Khai-Dinh, au Gouvernement général. Il ne pouvait trouver, pour se faire connaître en Cochinchine et aux étrangers, un cadre mieux approprié à ses travaux que celui de l'Office artistique.

Parmi les plus beaux cuivre du Tonkin, se détacheront avec succès les œuvres du fameux sculpteur japonais Ishikawa, ancien professeur à l'école professionnelle d'Hanoï, établi depuis douze ans au Tonkin, et à qui le musée de l'École française d'Extrême-Orient confie parfois de ses plus curieux modèles.

Le jeune peintre Phenh, à l'Office artistique, soumettra aux amateurs saïgonnais ses jolies aquarelles si appréciées à Hanoï.

Les ouvriers d'art annamites, qui n'avaient jamais eu de débouché sérieux et travaillaient lentement, parfois avec découragement, l'acheteur ne les découvrant pas toujours, vont être stimulés par la vente que leur procurera l'Office artistique. Ils ont été pris au dépourvu par cette création, par l'ouverture, exclusivement à leur intention, de ce magasin, et leurs envois commencent seulement à arriver, par chaque bateau, à Saïgon. En octobre, les étagères seront certainement assez garnies pour permettre à l'Office artistique de l'Indochine d'ouvrir toutes grandes ses portes.

Syndicat d'initiative de l'Indochine
(*L'Impartial*, 11 octobre 1918, p. 6, col. 5)

.....
6. — Le comité donne sa bénédiction à M. George Bois, qui inaugurera, à la fin du mois, en face du Continental, l'Office artistique de l'Indochine, initiative patronnée par M. Sarraut et qui a pour but de faire connaître et mettre en vente à Saïgon les œuvres des ouvriers d'art tonkinois. Un membre fait remarquer qu'il se vend journellement pour plus de cent dollars d'affreux bibelots à la terrasse des cafés, ce qui indique qu'il y a réellement une clientèle nombreuse et qui sera enchantée de faire ses achats dans un établissement dirigé par un homme de goût et d'un grand sens artistique comme l'est M. Georges Bois.

Une avant-ouverture
(*L'Impartial*, 31 octobre 1918, p. 1, col. 5)

Les chroniqueurs théâtraux ont coutume, afin de satisfaire leurs lecteurs, de commettre quelques indiscretions en leurs avant-premières. Suivant leur noble exemple, nous allons essayer de donner un avant goût de ce que sera le superbe magasin d'art dont l'ouverture aura lieu dans le courant du mois prochain, à l'emplacement laissé libre par le magasin Tournier.

Ce matin, en effet, comme nous passions par là, nous vîmes une porte légèrement entrebâillée. C'était vraiment trop tenter un reporter indiscret par profession.

Glisser un œil par cet entrebaillement fut l'affaire d'une seconde et bientôt tout le corps suivit l'œil et nous fûmes dans la place.

Cette intrusion, cette violation de domicile ne nous coûta pas trop cher, car nous rencontrâmes immédiatement le maître de céans, l'aimable M. Georges Bois, lequel fut journaliste à ses heures, ce qui le rendit indulgent à notre égard.

Très aimablement, il nous fit les honneurs du local qu'il aménage avec un art consommé et dans lequel les Saïgonnais vont pouvoir contempler de véritables merveilles. On nous donna un avant-goût.

Nous avons pu voir des plateaux sculptés de toute beauté, des incrustations en métal comme il ne nous avait pas encore été donné d'en voir, des broderies magnifiques, des statuettes originales.

Nous avons également admiré toute une équipe de brodeurs au travail. Ce sont de vrais artistes et nous allons pouvoir trouver à Saïgon des souvenirs dignes d'être emportés en France pour y être présentés comme des échantillons de l'art indochinois.

Avant la fin du mois de novembre, ce magasin qui manquait à Saïgon, va pouvoir ouvrir ses portes. Nous sommes certain qu'il obtiendra le plus grand succès.

L'Office artistique de l'Indochine
(*La Dépêche coloniale*, 24 janvier 1919, p. 1, col. 3-4)

Partout on fait des offices et des agences. C'est un signe du nouveau travail qu'on inaugure aux colonies. Autrefois, on faisait des réunions, des conférences et des déjeuners. J'aime mieux la manière d'aujourd'hui.

Cet office se tient à Saïgon, et c'est une initiative privée qui l'a provoquée. Il convient d'approuver cette situation et cette origine.

Certes, si l'on ne consultait ici que le goût des inventeurs et des artistes, et s'il était de règle d'exposer les œuvres là où elles furent conçues et exécutées, c'est à Hanoï que devraient être constituées les musées, les offices et les expositions d'art. Mais il ne s'agit pas ici d'une démonstration d'estime, ni d'un applaudissement à déterminer, ni d'un catalogue à écrire. Il s'agit d'une manifestation continue et pratique. Il s'agit tout bonnement de vendre — ou du moins d'aider les artistes à vendre leurs œuvres.

Et il n'est plus question ici des théories de Platon ni des canons de Michel-Ange ; il faut faire de la politique de grands magasins. Les grands magasins vendent beaucoup ; ce n'est pas seulement parce qu'ils ont beaucoup de choses à vendre, c'est surtout parce qu'ils attirent beaucoup de gens qui achètent. Nous n'avons pas — n'est-ce pas, mes frères en art d'Extrême-Orient — la prétention de, détourner le courant de la clientèle existante à notre profit, ni même de créer un courant nouveau. Il nous faut donc nous mettre sur le chemin des acheteurs possibles, c'est-à-dire aller à la rencontre des gens aisés qui viennent en Indochine pour autre chose que pour s'y approvisionner de bibelots.

Il n'est pas douteux que les visiteurs de l'Indochine seront les hôtes forcés de Saïgon, et ne seront que les hôtes occasionnels de Hué, de Hanoï et des autres villes et régions de l'Asie française. La raison n'en est pas que l'Annam et le Tonkin ne soient pas pittoresques et attachants ; ils le sont à un plus haut degré que la Cochinchine. Mais ils ne sont pas, comme la Cochinchine, sur la ligne directe des Messageries Maritimes, et de l'Europe. Tant que, pour aller de Marseille à Haïphong, il faudra débarquer, changer de cabine et déménager ses bagages de cale, les voyageurs de tourisme n'iront pas — ou iront peu — en Annam et au Tonkin.

J'ajoute que les « guides » sont faits pour attirer les curieux et les amateurs à Angkor et à Shanghai. et à rien autre dans leur intervalle. Enfin, on est certain de trouver en Cochinchine certaines facilités de vivre à l'européenne qu'on ne trouve que rarement dans les autres parties de notre possession, et qu'on ne trouve jamais « dans l'intérieur ». Tant que cet état de choses durera, l'Annam et le Tonkin seront handicapés au regard du tourisme, et c'est à Saïgon que devront s'installer les gens curieux de vendre, et exposer les artistes curieux de se faire un renom et quelque aisance. On a donc bien fait d'installer, dans la capitale de la Cochinchine, l'Office artistique du Protectorat.

*
* *

Il faut applaudir à l'origine même de cet Office. Je connais assez le tempérament esthétique que le Gouverneur Général doit à sa formation languedocienne, et à sa naissance dans les pays de Toulouse, qui fut et qui est demeuré le pays de Cocagne des artistes. pour être assuré que le développement des arts en Indochine fut une de ses plus chères préoccupations, et que, s'il ne donna pas suite immédiate à son penchant, c'est que la politique est une maîtresse impérieuse et jalouse, et que tout cède devant son exigence à être servie la première.

Toujours est-il que l'Office artistique a commencé d'être une exposition de collections personnelles, et que l'embryon de son installation est dû à l'effort individuel. Je vois, dans cette heureuse initiative, un gage de succès. Car s'il est indispensable que, pour pouvoir vivre et prospérer, une telle institution ait la sollicitude et l'appui certain des pouvoirs publics, il n'est pas moins sûr qu'elle ne doit ressembler ni à une administration, ni à un service d'archives, ni à quoi que ce soit d'officiel et de bureaucratique. L'État, n'en déplaise aux socialistes, est un mauvais exploitant, un

mauvais industriel, un mauvais commerçant; il serait un détestable marchand de curiosités et un antiquaire au-dessous du dernier brocanteur.

Nous en avons sous les yeux un exemple fameux. L'Office colonial, galerie d'Orléans, a utilisé beaucoup de bonnes volontés et de fonctionnaires. On y a beaucoup écrit, travaillé, compté, catalogué, étiqueté. On y a fait, avec une louable persévérance, des conférences et des expositions ingénieuses. Et on y a vu entrer des désœuvrés, des promeneurs, des employés, et parfois même des curieux. Mais y a-t-on jamais vu entrer un client, je veux dire un acheteur, qui soit entré pour acheter, et qui soit sorti ayant acheté et payé ?

C'est qu'il manquait là l'esprit de commerce et de réclame, que tout employé de l'État méprise et ignore. C'est qu'il manquait l'achalandage, le désir de faire connaître Partisan, ride lui faire vendre son œuvre. Si cette qualité pratique fait défaut, tout le reste est vain. On pourra bien exposer, on ne vendra jamais. On récoltera des éloges, mais pas un sou. Et les artistes et les ouvriers indigènes continueront de vivre dans l'obscurité et dans la misère.

Au contraire, un Office artistique, qui aura été « créé » par l'initiative privée, qui sera dirigé par des gens qui ouvriront, en même temps que le musée et l'exposition, un registre du doit et de l'avoir, cet Office-là atteindra le but pour quoi il fut institué : faire connaître l'art indigène, dans toutes ses branches, aux Français et aux Européens ; leur faire apprécier les œuvres, les leur faire acheter ; donner, aux artistes, la réputation et la richesse ; et, ainsi, maintenir et améliorer les traditions esthétiques aujourd'hui en péril.

La protection du gouvernement viendra en surcroît.

Et j'imagine que la meilleure preuve de cette production serait que les grands chefs du protectorat, prêchant l'exemple, invitassent les Français de l'Indochine à acheter leurs bibelots, leurs collections et leurs cadeaux dans les expositions de l'Office, au lieu de les ramasser, au rabais, parmi la camelote et la pacotille que des Chinois de contrebande étalent insolemment à leurs éventaires de nos villes d'Asie.

Albert de Pouvourville.

Saïgon
Réunion du conseil municipal

Deuxième session ordinaire de l'année 1919

Séance du 16 juillet 1919

ORDRE DU JOUR :

(*L'Impartial*, 9 juillet 1919, p. 6, col. 5)

.....
10 — Demande de M. Bois, directeur de l'Office artistique de l'Indochine, tendant à obtenir que la ville de Saïgon envoie trois apprentis à la section de broderie de cet établissement
.....

Décédé dans l'indifférence générale...